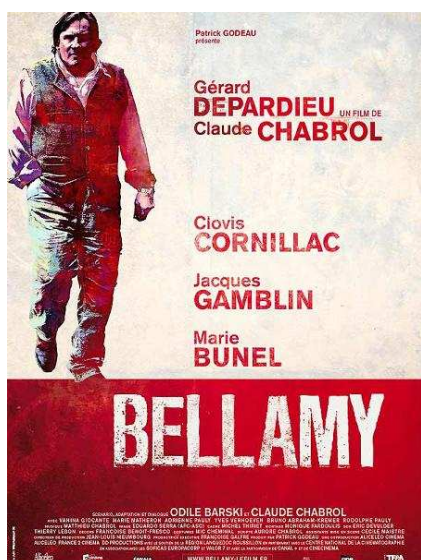




"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, opportune Romane et bonjour à vous, auditeurs en costumes ou cothurnes. *Le code a changé* aiguïsait les appétits alors qu'un escroc tarde à se mettre à table dans *Bellamy*, sur les écrans depuis mercredi.



En vacances à Nîmes avec l'affable **Françoise**, sa conjointe, le commissaire **Bellamy** s'apprête à accueillir son demi-frère, **Jacques Lebas**, un désœuvré aussi amer que susceptible. Il espère du reste dénouer l'écheveau tissé par l'énigmatique **Noël Gentil**, venu lui réclamer son soutien. Celui-ci semble en effet avoir causé la mort d'un homme et tente depuis lors d'échapper à la justice. Le fugitif au désarroi parvient à gagner la confiance du policier mais ses ellipses comme ses silences l'incitent à mener officieusement sa propre enquête. Pour résoudre ce mystère de cimetièrre, alors même que l'arrivée du cadet à soucis lui promet quelques tourments, notre héros supposé au repos devra exercer une fois encore son flair des concessions.

Un linceul n'a pas de proches. Là réside sans doute l'une des leçons du dernier long métrage de **Claude Chabrol**, dont l'alacrité satirique délaisse momentanément la bourgeoisie de

Province au profit de son autre thématique de prédilection : la famille. Après l'intimiste autant qu'abouti *Juste avant la nuit*, une *Décade prodigieuse* à la noirceur baroque et virtuose, *Violette Nozière* ou *La fleur du mal* et son drame bedonnant, le cinéaste se plaît une fois encore à cultiver les affres généalogiques. A cet égard, la relation entre le personnage central et son hôte constitue le principal atout du récit, car elle lui octroie une tension qu'une intrigue placide lui soustrait, tout en affichant une acuité avisée.

A cet égard, l'interprétation porte beau, grâce à **Marie Brunel**, d'une expressivité épurée, **Clouis Cornillac**, aux fièvres orfévrees avec une fierté fauve, et à **Gérard Depardieu**, dont l'opulente humanité et l'éloquente pugnacité portent le film à bout de glas. Tous servent des dialogues roides mais jamais froids, grâce à une rhétorique fourbie avec doigté. Saluons par ailleurs les tentatives de coups de théâtre ménagés à l'orée du dénouement, comme pour ragailardir une trame en passe de s'assoupir.

Pour autant, la structure demeure bancale, avec premier tiers languissant, révélations finales catapultées in extremis et conclusion abrupte. Les enjeux dramatiques trahissent quant à eux un rachitisme alarmant, inapte à alimenter l'intérêt du spectateur durant cent dix minutes. De plus, l'intrigue pantoufle une moelleuse demi-heure avant de chasser sa torpeur. Ajoutons qu'une mise en scène rabougrie, privée de souffle comme de fantaisie, lui nuit. Nul ne prend par ailleurs la peine de lever le doute planant perniciosusement sur les rapports entretenus par Madame

Bellamy et son beau-frère. Enfin, une tonalité souvent désinvolte décourage de prendre l'histoire au sérieux.

A présent, ne reculant devant rien, aventurons-nous *de profundis* pour interroger l'auteur d'un *Bel ami* homonyme, **Guy de Maupassant** : "(voix distinguée et enjouée) Vous savez, je suis moi aussi un familier des hérédités difficiles et de l'avidité aride. Comme **Claude Chabrol**, mon œuvre m'a érigé en inspecteur des caveaux cyniques. Cependant, croyez-en mon expérience : les calculateurs cupides ne gagnent rien. En un mot, l'**Euclide** ne paie pas".

Effilé, épicé, mais étriqué, *Bellamy* écope d'un douze. Certes, il possède le sens du détail - comme l'illustrent tarte aux pruneaux, babouches, planches, bouteilles ou trophée - et de l'humour. En outre, un tel spectacle, pour adultes et adolescents, mûrit dans sa deuxième partie, grâce au resserrement narratif accompli. Hélas, son scénario amorphe comme son rythme nonchalant frôlent la désinvolture. Deux travers du réalisateur ressurgissent quant à eux : une approche cavalière du macabre et un épilogue négligé. De surcroît, la séquence du procès frise le ridicule, quoiqu'elle s'inspire de faits authentiques. Reste que la relation entre **Bellamy** et son cadet séduit, en raison de sa compacité et de sa complexité. Elle apporte au film l'assise requise pour l'emporter sur ses récents devanciers, de *Rien ne va plus* à *La demoiselle d'honneur* en passant par *Merci pour le chocolat*, sans oublier la désolante reconstitution politico-judiciaire risquée par *L'ivresse du pouvoir*. On pourra donc visiter ce sanctuaire pour **Caïn** et **Abel** reconvertis, à l'ombre dansante de la fratrie.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.